

Notes de la synthèse de Julián Carrón
au Centre national des étudiants de Communion et Libération
Milan, 24 février 2018

Après ce que nous avons entendu ce matin, le grand choix devant lequel chacun de nous se trouve apparaît plus clairement dans notre expérience : pour reprendre les termes de l'un d'entre vous, le choix est très simple ; c'est celui entre le « déjà-su » et « le mendiant », entre le « déjà-su » et la pauvreté. Nous l'avons exprimé ailleurs en d'autres termes, en comparant la position de Kant et celle de l'Innommé de Manzoni. En effet, le choix qui se présente à nous dans notre expérience est le même que celui qui traverse le grand débat culturel. La question ne concerne pas seulement un groupe de jeunes rassemblés à un endroit précis de Milan : non, c'est le cœur du grand débat sur le plan culturel, global. Quelle est la position de Kant dont je veux parler ? Tout en reconnaissant que nous n'aurions jamais pu découvrir et atteindre une certaine manière de concevoir l'homme et l'existence si l'Évangile ne l'avait pas apportée, il pense : une fois que cela nous a été apporté, nous pouvons le maintenir seuls, par la force de notre raison et de notre volonté. Nous aussi, par rapport à l'événement qui nous a conquis et attirés ici, nous pourrions penser : « Maintenant, nous le savons, et nous pouvons le gérer ». Mais aujourd'hui, dans le parcours que nous avons fait, le grand défi a été de nous éduquer à une pauvreté, à la reconnaissance que nous ne pouvons pas créer nous-mêmes ce que nous avons reçu, nous ne le savons pas déjà, nous avons besoin que cela se produise maintenant, que cela nous soit redonné maintenant. Sans cette pauvreté, nous perdons tout et nous restons bloqués à chaque pas du chemin.

Comme le disait un autre d'entre vous, au début de chaque journée, on peut vivre avec pauvreté, avec disponibilité, face à l'abîme de l'existence qu'il y a en soi, ou bien l'ignorer. En effet, il y a en nous un abîme, une urgence, que Flaubert décrit avec force par la bouche de Madame Bovary, qui démasque tous les mensonges et nous laisse, même après d'apparentes conquêtes, avec « un bâillement d'ennui » (G. Flaubert, *Madame Bovary*, Louis Conard, 1910, p. 398). Lorsque, au contraire, cet abîme trouve une réponse et est pris au sérieux, il arrive ce que disait le chant : « Je dormirai en désirant me réveiller ».

Tout dépend, nous l'avons vu, de notre disponibilité, de notre pauvreté à nous laisser provoquer par ce qui arrive : cet abîme au début de la journée, et ensuite – c'est vous qui en avez dressé la liste – les élections, les examens, le geste de l'École de communauté, la vie de la communauté. Nous ignorons de quelle manière nous sommes amenés à voir la victoire sur le « bâillement d'ennui » dont parle Flaubert. Nous ne le savons pas à l'avance. Nous le disons, nous qui sommes chrétiens : imaginez les autres ! Chacun d'entre nous, ici présent, devrait dire : « J'avançais dans l'obscurité – comme la plupart des personnes – et à l'improviste, il m'est arrivé quelque chose qui a tout changé ». Mais à un moment donné, on peut penser : « Je le sais déjà ». Pourtant, si l'on part des faits, c'est-à-dire si l'on se laisse constamment provoquer par ce qui arrive, « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, — qu'il n'en est dans votre philosophie » (cf. W. Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, scène 5) – alors commence un chemin, un parcours, dans lequel on ne cesse jamais de découvrir un horizon toujours plus enthousiasmant.

C'est bien dans cette époque rationaliste, dans cette société liquide, où il n'y a pas de racines, où nous sommes tous désorientés, que se passent les choses que nous avons entendu décrire ce matin : pas au Moyen-Âge, dans un monde plus homogène, non ; ce que nous avons entendu témoigner ce matin se produit dans cette société liquide qui est la nôtre. Par

conséquent, « aucun don de grâce ne nous manque » (cf. *1Cor* 1, 6-7) pour pouvoir avancer, si nous acceptons de seconder le dessein d'un Autre, qui continue à appeler à travers les circonstances, à travers cette réalité apparemment banale que sont les circonstances. Alors, nous commençons à nous étonner nous-mêmes de ce qui arrive, nous atteignons une certitude qui nous permet de tout affronter : même les doutes (qui semblent être ce qui peut le plus entamer cette certitude, ce qui peut le plus toucher le cœur de cette certitude) deviennent une occasion, une ressource, pour découvrir encore plus celui qui vainc tout doute, celui qui répond à toute interrogation.

D'aucuns pourraient penser, en se regardant eux-mêmes, ou les autres qui sont avec eux : « Comment ? Nous sommes ici et les doutes augmentent ? ». Pourtant, le fait qu'une personne ait des doutes peut t'aider, parce que cela te force à te demander : « Comment puis-je répondre à ces doutes ? ». Pour répondre, tu ne peux pas te contenter de faire un cours sur le doute ou sur la certitude : cela ne suffira jamais. Comment le Mystère répond-il aux doutes ? En produisant sous tes yeux quelque chose qui te correspond, qui t'attire et te remplit de certitude. Si le doute te prenait par moments sur le fait que ta mère t'aime, où pourrais-tu trouver une réponse ? Uniquement dans ton expérience, et tu serais donc encore plus attentif pour voir si tu trouves, dans ce que fait ta mère, une réponse à ta question. En effet, on ne peut pas répondre aux doutes par une théorie ou une explication, mais par des faits. Il faut relever dans la réalité des faits qui répondent aux doutes. Alors, les doutes des autres, comme les nôtres – car parfois, les doutes des autres sont les nôtres – rendent plus attentifs à la vie de la communauté, ils nous font remarquer des choses que nous n'avions pas vues auparavant, ils nous mettent au travail. Peu importe que l'on n'ait jusque-là pas pris en considération certains faits : l'important, quand le Seigneur nous fait le don de nous en apercevoir, lorsqu'il nous entoure d'amis qui nous aident à voir, c'est d'être disposés à suivre ce don, à reconnaître. Alors, on pourra dire : « Quelle grâce que cela soit arrivé ! », et ainsi, on commencera à répondre aux doutes.

Nous ne sommes pas des visionnaires, qui s'efforcent de voir le positif, de répondre aux doutes en se montant la tête. Non : il y a des choses qui se produisent dans la réalité et que nous pouvons reconnaître, dans lesquelles nos interrogations et nos doutes trouvent une réponse. Autrement, nous serions comme les mamans face aux dessins de leurs enfants : même si ce sont des gribouillages, elles disent qu'ils sont magnifiques, pour ne pas les décourager ! Ainsi, pour ne pas nous décourager, nous pourrions nous aussi finir par dire ce que les choses ne sont pas, ce qui ne tiendrait pas dans la confrontation avec la réalité. Par conséquent, les interrogations, les doutes eux-mêmes font partie du chemin, parce qu'ils nous forcent à ne pas avancer de façon automatique, en disant : « Très bien, très beau ! ». Quand un doute ou une question nous saisit, cela nous empêche d'avancer de façon automatique, et cela nous force à répondre par des faits, sans quoi on ne reste pas. Heureusement que des questions surgissent, heureusement que des doutes nous saisissent, par moments, parce que cela nous force à commencer à dire « je » ; on ne peut pas se contenter d'adhérer de manière sentimentale, pieuse, dévote, ou dire certaines choses seulement parce que nous sommes catholiques.

Tout ceci est vertigineux et libérateur. La façon dont le Mystère répond à notre interrogation n'est pas un pack de vérités dont on pourrait dire à un moment donné : « Je les ai déjà, j'ai déjà le pack, je l'ai appris au catéchisme : désormais, j'ai la réponse à tout ». Non. La façon dont le Mystère continue à accomplir, à transmettre – comme nous le disions à la journée de début d'année – la vérité (nous le voyons aussi dans l'École de communauté, avec le texte *Pourquoi l'Église*) est un événement, une réalité que nous ne pouvons pas réduire à nos

projets, à nos capacités, un dessein qui n'est pas le nôtre : pour utiliser l'expression de von Balthasar que je citais au début de l'année, c'est le Fils qui se donne constamment au Père pour le salut du monde. Voilà le dessein de Dieu, comme les Évangiles nous le montrent en permanence. Je cite un exemple parmi d'autres. Lorsque Jésus demande à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond : « Tu es le messie, le Fils de Dieu ». Jésus lui fait une grande « fête », le complimente comme il ne l'avait jamais fait pour personne : « Heureux es-tu, parce que ce n'est pas la chair, ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux » (cf. *Mt 16, 15-17*). Un instant après, Pierre pense « déjà savoir » et, à partir de ce qu'il pense déjà savoir, quand Jésus leur dit : « Allons à Jérusalem », il réagit : « Comment cela, à Jérusalem ? ». Au nom du déjà-su, Pierre met Jésus au banc des accusés : « Ce n'est pas possible ! C'est une folie ! » (cf. *Mt 16, 21-23*). Dix minutes plus tard ! Au nom du déjà-su, nous dictons au Mystère comment il devrait être, comment il devrait agir.

Ce n'est que si l'on est disposé à suivre le dessein d'un Autre, qui appelle dans les circonstances les plus variées, que l'on commence vraiment à avoir des réponses à travers les faits et à se rendre compte que Son dessein est plus intelligent que ce que l'on pensait déjà savoir. Il faut apprendre la pauvreté qui rend disponible pour seconder le dessein d'un Autre, que l'on ne connaît pas encore et que l'on n'apprend qu'en le secondant. C'est à travers ce dessein qu'Il répond à toutes nos interrogations, à tous nos doutes. C'est alors que nous pouvons vraiment voir ce qui change dans notre vie. L'exemple de notre amie qui est intervenue tout à l'heure nous l'a montré : elle avait déjà décidé de fermer la porte, de baisser les bras face à certaines difficultés, mais le Mystère s'est à nouveau frayé un chemin en elle, de manière inattendue et toute pleine de tendresse : une amitié, une préférence. C'est impressionnant ! Face à l'amitié avec une personne, à la préférence que Dieu a fait naître dans son cœur par rapport à un ami (quelque chose qui pourrait sembler infime), au lieu de se bloquer sur un « Bah, je sais déjà », elle se laisse emporter, elle suit la façon dont le Mystère l'appelle, et alors elle découvre en elle un changement : elle ne peut plus revenir dans la ville où elle étudie sans se plonger dans la réalité d'une manière totalement différente. Son « oui » à quelque chose que personne n'aurait pu prévoir, savoir, qui ne paraît pas dans les journaux, qui ne paraît pas dans l'histoire officielle, qu'elle ne s'avoue même pas à elle-même, un « oui » simple, dans la profondeur du cœur, a une importance pour elle-même et pour le monde. Qui a été témoin du « oui » de Marie ? Personne ! Mais par tout ce qui s'est développé ensuite, par ce résultat impressionnant et imprévu qui en a découlé, nous avons pu le toucher du doigt. Sans ce « oui », nous ne serions pas ici.

Tout se joue dans cet enclos sacré du dialogue entre chacun, entre l'intimité la plus profonde de chacun, et le Mystère, qui appelle de la façon qu'Il choisit et que l'on ne connaît pas. Quand on l'accepte, on commence à trouver des réponses à ses questions, à ses doutes, à sa situation ; on peut tenir face à la communauté et à toute la réalité. Le Christ ne répond pas par une explication. Il n'a pas donné de définition à notre amie. Le Christ continue à faire comme il l'a toujours fait : il appelle à travers quelque chose qu'il fait naître dans la rencontre avec un autre. Cela a le pouvoir de répondre à nos doutes et à nos questions, plus que toute explication. Quand on fait l'expérience de cette réponse, on comprend les moments et les richesses de l'histoire à laquelle on appartient, qui est l'Église. Un père de l'Église, qui s'appelle Origène, disait que le christianisme a – pour utiliser ce terme – une « logique » plus puissante que la dialectique grecque, une force de conviction plus grande que toute explication (cf. Origène, *Contra Celsum*, 1, 2). « Mais qu'est-ce qui est plus puissant qu'une explication ? », pourrait-on demander. Maintenant, nous pouvons le comprendre, grâce à ce que nous avons vu ce matin : les faits ou, comme le dit Origène en citant saint Paul, « la

preuve “de l’esprit et de la puissance” », autrement dit l’accomplissement des prophéties et des miracles. « Un compte, objectait Lessing, sont les miracles que j’ai eu l’occasion de voir et d’examiner personnellement, et un autre sont les miracles dont je sais seulement historiquement que d’autres prétendent les avoir vus et examinés. [...] Si j’avais vécu à l’époque du Christ [...], et si je l’avais même vu accomplir des miracles [...], alors [...] j’aurais certainement eu suffisamment confiance pour soumettre volontairement mon intelligence à la sienne et pour avoir foi en lui pour toute chose, du moment que ne se seraient pas opposées d’autres expériences tout aussi indubitables ». Si nous n’avons pas été témoins des miracles de Jésus, comment pouvons-nous parvenir à Le reconnaître ?

Lessing, moderne, ajoutait : « Si j’expérimentais personnellement, aujourd’hui encore, l’accomplissement tout à fait indiscutable de prophéties concernant le Christ ou la religion chrétienne [...], alors, rien ne m’empêcherait de me soumettre à cet “argument de l’esprit et de la puissance”, tel que le définit l’apôtre » (Cf. G.E. Lessing, *Über den Beweis des Geistes und der Kraft*). Si l’on ne voit pas de miracles, on ne peut pas trouver de réponse comme celui qui en voit. Lessing a raison : il reconnaît, au fond, que l’argument d’Origène au début du christianisme vaut aussi pour les temps modernes, comme pour nous. La différence entre Origène et Lessing est que Lessing soutient qu’il ne voit pas cela dans le présent, qu’il ne voit pas de faits. C’est pourquoi Origène affirme que le meilleur argument de la foi chrétienne n’est pas les miracles que Jésus a faits, mais les miracles qui continuent à arriver chez ceux qui vivent selon le Verbe de la vie. Ce qui convainc, ce qui répond à nos interrogations, à nos doutes, ce sont les faits, autrement dit le miracle du changement que nous voyons, de nos yeux, se produire en nous et en nos amis : et quand cela arrive en nous, les autres aussi s’intéressent, sont touchés par ce que nous vivons. C’est notre contribution au monde.

Par conséquent, face à l’observation de l’un d’entre vous qui disait que, même face aux plus beaux faits qui lui arrivent, c’est comme s’il lui manquait quelque chose et qu’il n’arrivait pas à les saisir totalement, je réponds qu’il manque quelque chose parce que les faits dont nous parlons ont en eux un point de fuite, pour le dire comme don Giussani. La Révélation n’efface pas le Mystère, elle le rend plus profond. Les disciples avaient pêché toute la nuit et ils n’avaient rien pris. Jésus arrive et leur dit : « Jetez les filets de l’autre côté ». « Mais nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre ! ». Autrement dit : les experts, c’est nous, mais sur ta parole... ! Ils avaient l’habitude d’un point de fuite, parce qu’ils avaient déjà de lui une expérience suffisante. Ils avaient sous les yeux quelqu’un qu’ils ne pouvaient pas classer dans le « déjà-su » : il était tout, sauf « déjà-su ». « Si tu le dis, nous nous ouvrirons encore à cette possibilité ». Ainsi, face au miracle de la pêche incroyable, Pierre se met à genoux et dit : « Éloigne-toi de moi, car je suis un homme pêcheur » (cf. *Lc 5, 4-8*). Or, ce fait n’avait pas éliminé le Mystère ; au contraire, Pierre se trouvait face à un homme qui le manifestait encore plus : « Mais qui est cet homme ? ». Le fait est que, maintenant (à cause de ce que nous avons vu ce matin et ce que vous avez raconté), je me demande : « Qui est cet homme ? » face à une personne réelle, un homme, que je ne peux pas « me mettre dans la poche », en disant : « Maintenant, j’ai compris ». Il me dépasse de tous côtés. C’est le signe que nous sommes face à un Autre, et non à quelque chose que nous pouvons emballer. Si rien ne manquait, si je n’avais rien à découvrir demain, cela ne vaudrait pas la peine de me réveiller. Mais au contraire : « Je dormirai en désirant me réveiller », pour continuer à chercher.

Ce n’est qu’en voyant constamment ce qui nous a été témoigné ce matin que l’on peut répondre au plus grand défi, celui dont parlait le dernier intervenant. En effet, on peut voir tout ce que nous avons vu ce matin, on peut parler de la pauvreté, on peut dormir avec le désir de se réveiller et demander, mais tout cela peut être remis en question, éclipsé, par le fait que

« je suis trop fragile ». Nous avons la tentation d'un ultime alibi : « Je n'arrive pas à dire "oui" ». C'est là le grand défi qui, vous le voyez, ne se résout pas par une explication. Comment Jésus provoque-t-il les disciples ? Quand ils l'abandonnent tous et qu'ils ne sont plus que douze, au lieu de faire un nouveau miracle pour les convaincre, Jésus surenchérit par une question : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » (*Jn 6, 67*). Il ne leur dit rien d'abstrait, il les provoque au plus profond de leur moi. Que fait-il, en effet, par cette question ? Il les force (et c'est une décision qui appartient aux disciples, comme à chacun d'entre nous) à regarder en face la tentation qu'ils ont de partir, la tentation de céder à leur fragilité, de dire non. Il les force par une question, parce que pour y répondre, ils doivent regarder derrière eux, repenser à tout ce qu'ils ont vu. Ce n'est qu'une fois qu'ils ont remis leur expérience sous leurs yeux qu'ils disent : « Mais à qui irions-nous ? » (cf. *Jn 6, 68*). Ils ne restent pas en mettant la tête dans le sable, de façon sentimentale, non ! La question que Jésus leur pose, la question qui surgit en nous, comme nous l'avons vu aujourd'hui, est cruciale pour adhérer pleinement, avec raison, pour dire « oui » de façon raisonnable. Personne ici ne veut que quelqu'un dise « oui » sans raisons. Et les raisons sont les faits par lesquels le Mystère répond à nos interrogations.

On comprend alors que le problème, comme disait don Giussani, n'est pas la *performance*. Quand on lui objectait : « On voit que Gius aime Jésus et moi, je ne l'aime pas autant », il répondait : « Pourquoi opposez-vous ce que vous n'auriez pas à ce que j'aurais ? Pourquoi, qu'est-ce que j'aurais ? J'ai ce *oui*, et c'est tout » (L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, BUR, Milan 1999, p. 203-204). Voilà, au fond, nous cherchons quelque chose qui nous épargne le « oui », nous attendons quelque chose qui nous éviterait de dire « oui ». Cela n'existe pas, ce ne serait pas humain ! Le Christ ne veut pas d'une personne qui serait ici seulement par formalisme, il veut des personnes libres, comme je le disais à un chauffeur de taxi scandalisé par le fait de la liberté. « Mais vous, préféreriez-vous un mécanisme pour ne pas courir le risque que votre femme vous trompe ? Ou préférez-vous que votre femme vous aime librement ? ». Et lui : « Je préfère qu'elle soit libre ». Toutes les objections sont éliminées. « J'aimerais que ma femme m'aime librement ». Je n'ai plus eu qu'à lui demander : « Pensez-vous que Dieu ait moins de goût que vous ? Il aurait pu créer des personnes sans fragilités, des personnes sans liberté, sans doutes. Qu'est-ce que cela lui aurait coûté ? Il avait fait le ciel, la terre, les moineaux, les poissons, il aurait pu faire encore d'autres êtres différents de l'homme. Mais il a préféré créer l'homme, un être qui l'aimerait librement ».

Cet espace de liberté ne peut s'effacer. Chacun de nous est donc appelé à ce « oui ». Ce n'est que dans la mesure où grandit une histoire de faits qui alimentent la certitude de la passion du Christ pour nous, que l'on peut lui dire un oui « d'avance », comme l'observait l'un d'entre vous, un oui avant toute chose, parce que l'on est déjà sûr. Par ce oui seulement, même si je ne vois pas encore ce qui va arriver, l'histoire me montrera la manière par laquelle le Christ me répond. Seul celui qui accepte d'attendre pourra voir la réponse.

C'est cela qui rend la vie fascinante. Alors, en grandissant, paradoxalement, au lieu de devenir partisans du « déjà-su », on devient plus partisans du désir d'être pauvres. Plus on se rend compte de ce que le Christ réalise dans la vie, plus il arrive ce qui est arrivé à l'Innommé, qui est emblématique pour chacun de nous : l'Innommé était plus que fragile, comme chacun d'entre nous, mais aucune fragilité ne pouvait justifier qu'il ne cède pas face à un amour aussi bouleversant que celui qu'il reçoit dans l'accueil du cardinal. Ainsi, quand le cardinal lui dit : « Vous reviendrez, n'est-il pas vrai ? », il répond immédiatement : « Si je reviendrai ! [...] Quand bien même vous me refuseriez, je resterais obstinément, comme un mendiant, à votre porte » (A. Manzoni, *Les fiancés*, Hachette, Paris 1897, tome II p. 45). Voilà la maturité de la

foi : engendrer un pauvre comme celui-là, toujours plus obstinément mendiant, par la conscience que seule la Présence qui est arrivée dans sa vie, et ce qu'il en reçoit, peut le conduire à la plénitude que nous désirons tous, peut répondre à l'abîme que nous sommes. Ce chemin n'est que pour les audacieux, si vous me permettez cette expression.